

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Un journal paraît les Mercredis, Vendredis et Dimanches.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
six mois, 14 francs.
trois mois, 7 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez M. LAFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX
12 janvier 1864.

DEPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Hanovre, 10 janvier.

Une assemblée populaire, composée de 3000 personnes, a voté à l'unanimité, une résolution portant que le Hanovre doit repudier le protocole de Londres et reconnaître le duc Frédéric. Une députation a été chargée de transmettre au roi la résolution de l'assemblée.

Hanovre, 11 janvier.

La Nouvelle Gazette de Hanovre dit que l'évacuation du fort de la Couronne à Bendsbourg n'a pas été demandée par l'exécution fédérale. La frontière est contestée et le général Halle n'est pas en droit de décider la question. La mission des troupes fédérales est accomplie.

Le roi a refusé de recevoir la députation de l'Assemblée populaire tenue hier. L'adresse votée par l'Assemblée sera remise au ministère.

Berlin, 11 janvier.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. M. Tirschow interpelle le ministère afin de savoir si la Prusse repudiera le traité de Londres, puisque la Constitution du 18 novembre n'a pas été retirée le 1^{er} janvier 1864.

M. de Bismark dit qu'il répondra dès que la Chambre aura pris une décision au sujet de l'empunt de 12 millions de thalers.

Francfort, 11 janvier.

La commission permanente du Congrès des députés allemands siégeant ici a en voyé deux de ses membres auprès du duc d'Augustenbourg.

On mande de Dantzig que le port est fermé, depuis le 6, par les glaces, mais que les quatre navires de guerre prussiens avaient quitté Dantzig avant cette date pour se rendre à Swinemunde. La Vistule est complètement prise par les glaces.

Altona, 11 janvier.

Les Danois sont concentrés, au nombre de 18 000 hommes, dans la ville de Sleswig. Les habitants ont à supporter des charges énormes pour le logement des troupes. La place, dite de la Liberté, à Sleswig vient d'être armée de cinq pièces de 84.

On a construit d'immenses barraques dans le Danewerke.

Les hommes de la réserve, jusqu'à l'âge de 35 ans, sont appelés sous les drapeaux.

Hambourg, 10 janvier.

Il se confirme que les Danois ont brisé les glaces de l'Eider près de Tønningen et de Wollersum.

On crée des obstacles au passage de Fredericstadt, cependant les communications postales avec cette place, ne sont pas interrompues.

Berlin, 11 janvier.

Le Journal de Saint-Petersbourg, du 9 janvier, publie, sans le faire suivre d'un commentaire, le texte connu du protocole de Varsovie, en date du 5 juin 1851, relatif à la succession danoise.

Turin, 11 janvier.

Un incendie a éclaté, cette nuit, au ministère des finances. Une partie de la bibliothèque a été brûlée. Les bureaux n'ont pas été atteints. Le feu a été éteint dans la matinée.

Turin, 10 janvier.

Le gouvernement a signé les contrats d'achat du railway de Bologne à Ancône, et d'achat du railway de Bologne à Ancône et de cession du railway ligurien de Nice à la Spezia. Cette cession a été faite à la société des chemins d'oséans.

Vienne, 11 janvier.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — Il est donné lecture d'un rescrit du ministère des finances, qui demande un crédit extraordinaire de 14 millions de florins pour le budget militaire de 1864. Sur cette somme, quatre millions serviraient au paiement de prestations et indemnités de guerre datant de 1839; le reste, soit 10 millions, serait nécessaire pour l'exécution dans le Holstein.

M. Mühlfeld, et d'autres députés adressent à M. de Rechberg les interpellations suivantes au sujet de sa politique dans la question du Sleswig-Holstein :

1^o La politique suivie jusqu'ici par les gouvernements de l'Autriche et de Prusse est-elle uniquement le résultat des conseils du ministre des affaires étrangères ou bien la responsabilité en incombe-t-elle au cabinet tout entier ?

2^o Dans le cas où la Diète prendrait des résolutions contraires aux vues du gouvernement, celui-ci compte-t-il les exécuter, même si la Prusse s'y refusait ? Ou bien se propose-t-il de se refuser à cette exécution au risque même d'une dissolution de la Confédération et d'une guerre civile en Allemagne.

3^o Jusqu'où va l'entente avec la Prusse ?

L'Europe publie le texte de la récente circulaire de lord John Russell relativement à une conférence pour la question des Duchés allemands.

Le paragraphe suivant a produit ici une

grande sensation : « Il est indifférent que Glucksbourg ou Augustenbourg règne, mais il importe que la foi des traités soit maintenue, le droit et la possession respectés et que les flammes de la guerre ne s'étendent pas sur l'Europe. »

On lit dans le Moniteur que des dépêches privées de Siang-Hai annoncent un échec éprouvé par les Taépings qui étaient venus au secours des villes de Hong-Tcheou et de Siou-Tcheou assiégées par les contingents franco-chinois et anglo-chinois. Ce succès, disait la correspondance, est dû en grande partie aux franco-chinois, qui ont montré la plus grande valeur.

On écrit de Turin au Vaterland journal de Vienne :

Nos régions gouvernementales sont dans la consternation. Des dépêches arrivées hier de Naples et de Palerme annoncent le soulèvement prochain des populations.

Le général La Marmora, mande qu'il a en main des preuves que les légitimistes et les républicains sont d'accord pour se soulever la semaine prochaine. Ne pouvant absolument se fier à la garde nationale, il demande un renfort général pour maîtriser l'insurrection imminente. L'envoi des renforts considérables, et l'éloignement du prince Humbert, dont la sûreté personnelle serait menacée.

Le général Pallavicini tient le même langage.

Le roi a pressé immédiatement un conseil des ministres. On ne connaît pas encore les décisions qui ont été prises, seulement il est certain que le prince Humbert est attendu après-demain.

On dit généralement que Garibaldi a quitté secrètement Caprera et s'est rendu dans l'Italie méridionale. Il est naturel que nous ne garantissons pas cette nouvelle.

On écrit de Hambourg, le 7, à la Gazette du Peuple le Berlin, que le d. e. d'Augustenbourg a déclaré plusieurs déclarations qui se sont présentées devant lui qu'en aucun cas il n'aurait son pays sur une invitation qui lui serait adressée par la Diète fédérale. Le général, baron de Stutterheim, chargé de former un corps franc pour servir la cause du Schleswig-

Holstein, est arrivé à Hambourg, et on s'attend d'ici à peu de temps, à une grande affluente de jeunes gens de toutes les parties de l'Allemagne pour s'engager comme volontaires sous ses ordres. Le comite qui existe pour la formation d'un pareil corps dispose déjà d'armes et d'uniformes.

On écrit de Hambourg à la Correspondance générale de Vienne : Certaines gens travaillent avec activité, et malheureusement non sans succès, à exciter nos populations contre les troupes autrichiennes cantonnées ici. On emploie dans ce but les moyens tout particuliers. C'est ainsi que le bruit s'est répandu dans la population hannoise que les Autrichiens n'entraient pas dans les duchés pour y accomplir l'exécution fédérale, mais pour préparer le remboursement d'une vieille dette de la ville de Hambourg envers l'Autriche. Et non existence d'une dette de cette nature n'a ment ni les propagateurs de cette invention, ni les bons Hambourgeois eux-mêmes, qui n'entendent pas de plaisanterie en matière d'argent. Sous ce rapport, la fable ne serait pas mal imaginer; dans tous les cas, c'est une intrigue de plus à ajouter à celles qui ont été ourdies depuis le premier jour de l'arrivée de la brigade autrichienne.

On écrit de Copenhague : Le nouveau ministère est définitivement constitué de la manière suivante : Mgr l'évêque Monrad, président du conseil et ministre des finances.

Le colonel Lumbye, ministre de la guerre.

Le capitaine de vaisseau de Lütken, ministre de la marine.

Mgr l'évêque de Fionie Engelstoft, ministre des cultes et de l'instruction publique.

M. Casse, ministre de la justice.

M. Nazhorn, ministre de l'intérieur.

Mgr Monrad se charge provisoirement du ministère des affaires étrangères et du ministère de Holstein.

Enfin M. Tino, préfet de Fredericksberg, est chargé provisoirement aussi du ministère de Siesvig.

Par le steamer d'Aspinwall on avait appris à New-York ce qui suit :

Les hostilités ont commencé entre la Colombie et l'Équateur. Le général Florès à la tête de sept mille hommes, a franchi

la frontière colombienne et se trouvait aux dernières dates à Tuquerés, à proximité du quartier général de Mosquera. Une bataille était considérée comme imminente, si même elle n'avait déjà eu lieu. Eu même temps, une petite escadre équatorienne avait surpris la ville de Tumaco, puis s'était dirigée sur Buenaventura dans l'intention de s'en emparer également.

La fuite de Barros a causé, dans le San-Salvador, un effet facile à comprendre, en même temps qu'un sentiment d'hostilité peu déguisée contre les représentants anglais et américains ; on est allé jusqu'à menacer d'arrestation M. Patridge et le consul d'Angleterre.

La tranquillité régnait, du reste, dans le San-Salvador, où M. Francisco Duenas restait président par intérim. Carrera et son armée sont retournés au Guatemala. Duenas, que l'on dit fort habile et dévoué au clerge, était parti pour Coyutepeque, dernier rempart du parti libéral, et avait réussi à rallier les habitants à sa cause.

Au nombre des passagers amenés à New-York, par l'Atlantic, se trouve l'ex-président Barrios.

LE BONHEUR DES POPULATIONS ANGLAISES.

Chacun se rappelle que, lors de la conclusion du traité de commerce avec l'Angleterre, on nous vantait beaucoup le sort des populations les plus nombreuses de l'autre côté du détroit.

Voici un article de la Presse qui donnera une idée de ce qu'est en réalité ce sort si enviable des populations anglaises :

Le bonhomme hiver, écrit-on de Londres, s'est installé dans la vieille Angleterre avec son manteau de frimas, de glace, et sa barbe chargée de givre. Nos chasseurs sont dans le ravissement. Quel magnifique temps pour courir la plaine et les vallons, quoique la terre durcie ne laisse aucune empreinte ni ne conserve aucune émanation ! Comme on revient avec plaisir au logis, dont les cheminées laissent échapper une fumée dense, indiquant qu'un feu brillant attend les chasseurs à l'âtre ; à Londres, nos parcs présentent l'appel le plus animé, les arbres sont étincelants des cristallisations glacées qui pendent de leurs branches ; toutes les pièces d'eau, dont la surface présente un miroir poli, sont envahies par des légions de patineurs qui arrivent aussitôt l'ouverture des portes ; ils restent occupés jusqu'au soir où il se trouve encore des amateurs pour faire leurs exercices à la lueur des torches et des flambeaux. Le matin et le soir, ce sont les gens occupés qui viennent chasser le patin, courir des bordées et faire des circonvolutions sur la glace, avant d'aller à leurs bureaux, à leurs comptoirs, ou de rentrer prendre le thé. Dans le jour, ce sont les habitués des clubs aristocratiques qui

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 13 JANVIER 1864.

N° 72.

LE FIDÉICOMMISS

CHAPITRE XLVI.

(Suite).

— C'est en toi que j'ai obtenu le trésor le plus précieux, mais, puisque tu me parles à cœur ouvert, dis-moi si réellement tu m'aimais avant nos fiançailles ?

— Sans cela, répondit-elle en riant, elles n'auraient pas eu lieu. Mais, depuis, j'en ai aimé de plus en plus, et désormais je t'aimerais de tout mon cœur car tu ne le montreras jamais, j'en suis sûre, sous un jour qui efface l'impression que tu as produite sur moi.

— Non, jamais, je l'assure, tant que cela dépendra de moi ; n'oublie pas, toutefois, ma Virginie, que tu asepouse un homme jeune, j'espère que mon amour ne sera pas grondeuse ; mais la tante peut

devenir mauvaise, et alors il faudra faire preuve d'indulgence et ne pas me retirer ton amour !

— Certainement, dit-elle d'un ton cordial. Je sais que l'existence même la plus heureuse n'est pas sans nuages ; mais nous devons les supporter avec résignation. Ce que je viens de dire se rapporte à ton caractère et à ta tendresse pour moi, et ils ne changeront pas. Si, en revanche, l'humeur et la santé s'altèrent un peu avec le temps, je saurai bien égayer l'une et soigner l'autre ! Une femme qui aime son mari doit l'enchâsser à la vie, et ne pas lui laisser le temps de s'apercevoir qu'il vieillit.

La réponse consista en un regard et un serrement de main. En cet instant, Isabelle parut ; elle leur sourit et voulut se retirer ; mais tous deux coururent au devant d'elle, et le comte, lui baisant la main avec respect, dit d'une voix expressive : « Ce que Dieu fait est bien fait ! »

— Plus à Dieu, ajouta gaiement Virginie, que tous les prétendants congédiés par Isabelle pussent en dire autant !

— Ne l'inquiète pas d'eux, répondit Isabelle sur le même ton ; admire plutôt mon don de seconde vue ; car c'est moi qui proposai, l'année dernière, de tirer au sort quand il s'agissait de savoir qui jouerait à Sardo le rôle de maîtresse de maison, et le sort le désigna.

CHAPITRE XLVII.

Janvier et une partie de février étaient écoulés. Le comte et la jeune comtesse de Meihu se trouvaient si bien chez eux, qu'ils n'en sortaient que pour se rendre en traîneau à Rinholm, que l'on ne pouvait plus décider Isabelle à quitter.

Le froid rigoureux qu'elle avait affronté pour aller à Latorp le jour du mariage, et à Sardo pour le dîner d'installation, avait fait beaucoup de mal à Isabelle, qui affectait de pouvoir supporter toute espèce de déplacement, mais qui, en réalité, n'en était guère capable.

Un vent du nord piquant et froid redressait ses membres et glaçait son sang ; et c'est à peine si un peu de chaleur vitale s'y ranimait encore lorsque, étendue sur le sofa du cabinet rouge, elle regardait un mobile rayon de soleil caressant les rideaux dont les plis avaient si souvent enchaîné Richard. Helms ! ce temps était bien loin, mais la mémoire d'Isabelle conservait l'impression des images qui s'y étaient gravées dans ces jours de délices.

Depuis la fin de janvier, son cœur était oppressé d'un poids plus accablant, d'une inquiétude secrète qu'elle voyait souvent se refléter aussi dans l'œil voilé de la baronne Ebba. Depuis longtemps on n'avait pas reçu de lettre de Richard. Les préparatifs du mariage avaient momentanément empêché le cœur maternel de compléter le temps aussi minutieusement qu'à l'ordinaire ; mais à présent, à chaque jour de poste qui trompait son espoir, la baronne sentait grandir son horrible anxiété. Elle se taisait de crainte d'en éveiller aussi chez les autres. Le major et Virginie par tageaient néanmoins cette inquiétude ; mais personne n'avait le courage de l'exprimer, le retard fortuit d'une lettre était sans aucune importance.

Ce long silence, qui rappelait éloquemment à Isabelle les paroles du docteur Manning, ne pouvait manquer d'exercer la plus fatale influence sur sa santé. L'amalgamement de son visage et l'expression frappante, d'une douleur concentrée ne

purent se dissimuler plus longtemps ; on la voyait dépérir ; mais elle reprimit les témoignages de sympathie des siens en montrant toujours dans ses manières cette amabilité parfaite, mais froide, qui ne laisse aucune confiance. Personne ne voulait ou n'osait l'interroger ; car, à la moindre allusion à son état de santé, elle exprimait d'ailleurs son déplaisir par un froncement de ses beaux sourcils.

Un jour, cependant, la baronne Eugénie revenant d'un peu tard — ses droits maternels, dit à sa fille : « Chère Isabelle, il faut que nous fassions venir un médecin, ou plutôt que nous allions résider dans une ville où tu recevras chaque jour les soins que réclame ta santé affaiblie. C'est indispensable ! Ma conscience m'interdit une plus longue condescendance. »

Ces paroles venant du cœur trahissaient une inquiétude si vive qu'elles produisirent un certain effet même sur Isabelle.

« Ma bonne mère, dit-elle d'un ton constant, je fais usage de médicaments ici même ; mais, crois-moi, un voyage au milieu de l'hiver me serait très nuisible. Le docteur Manning viendra au printemps, et si il me conseille un changement de résidence, je ne m'y refuserai certainement pas. Quant à présent, c'est impossible ; aussi ne parlerons-nous ni d'appeler un médecin ni de nous transporter ailleurs. »

La baronne ne s'était jamais distinguée par trop de persistance dans l'exécution de ses desseins ; craignant d'ailleurs qu'un voyage en hiver ne fût réellement nuisible à Isabelle, elle fléchit par céder, se contentant par la conviction qu'elle avait rempli son devoir et qu'Isabelle suivait avec la plus scrupuleuse exactitude les prescriptions du médecin, de sorte qu'il n'y

avait rien de plus à faire. Mais elle était bien décidée à ne rien négliger au printemps pour déterminer sa fille à faire un voyage.

Cependant Rinholm devenait de plus en plus solitaire. Même pendant l'hiver, alors que les travaux agricoles étaient suspendus, le major préférait habiter Latorp. Sa femme allait souvent à Rinholm, et parfois on y recevait la visite de voisins que naguère le colonel regardait par-dessus l'épaule ; malgré cela, bien des journées se passaient pour Isabelle et sa mère dans une solitude complète. Depuis plusieurs semaines, Isabelle n'avait même pas manifesté le moindre désir d'une société quelconque ; et, quoiqu'elle ne parût ni mécontente ni gênée quand l'uniformité de leur existence était rompue, Marie faisait cependant plus de satisfaction dans ses regards lorsqu'elle n'avait aucune contrainte à s'imposer. Elle se tenait presque constamment dans le cabinet rouge, et elle s'était fait disposer pour chambre à coucher une des pièces voisines.

C'était le dix-huit février vers six heures du soir. La baronne Eugénie était à Sardo avec sa sœur, et Marie s'entretenait dans sa propre chambre avec sa mère. Quoique l'obscurité fût complète, un domestique, installé dans l'antichambre, attendait en vain depuis longtemps qu'Isabelle sonnât pour demander de la lumière, mais il n'osait point entrer.

La tête appuyée sur son bras, Isabelle était étendue sur le sofa, plongée dans des pensées dont la profondeur et la gravité lui avaient fait oublier le vol du temps et l'obscurité qui se répandait autour d'elle. C'était une de ces soirées d'hiver froides et humides où la nouvelle

(*) Reproduction interdite.